

L'évangile de ce sixième dimanche de Pâques nous prépare à fêter l'Ascension du Seigneur. Le Fils, siégeant à la droite du Père, Le pria afin qu'Il donne à ses disciples un « autre Défenseur » : l' « Esprit de vérité », cet « Esprit de vérité », précise le Christ, « que le monde ne peut recevoir, car il ne le voit pas et ne le connaît pas », cependant qu'en réalité les disciples le connaissent d'ores et déjà. Ici les esprits subtils se diront qu'il réside quelque chose d'incohérent, puisqu'il faut, pour recevoir cet Esprit de vérité, le connaître déjà ; à quoi bon « recevoir » quelque chose que l'on possède déjà ? Ce serait oublier que le Christ, que ses disciples connaissent puisqu'il est demeuré auprès d'eux le temps de son apostolat terrestre, ce Christ qui est le Verbe incarné, qui est aussi chemin, vérité et vie, qui donc est expression parfaite de Dieu son Père, *est* aussi, à envisager les choses du point de vue du mystère trinitaire, la manifestation vivante de l' « Esprit de vérité ». En ce sens certes : les disciples « connaissent » ce dernier, mais d'une connaissance encore incomplète et qui sera accomplie dans le don mentionné dans cet évangile. Voilà en tout cas, ces subtilités théologiques mises à part, qui nous invite à méditer, toujours encore, la conception très particulière, à vrai dire sans équivalent, que *nous*, « disciples du Christ », devons avoir de la « vérité ». La vérité, pour nous, n'est pas quelque chose mais *quelqu'un* ; elle ne saurait donc être réduite, comme je l'évoquais dimanche dernier, à une simple « doctrine ». Avoir la foi ne consiste pas d'abord à défendre une idée mais bien à suivre quelqu'un : le Christ – à nous laisser en effet habiter, modeler par sa Parole. D'ailleurs notons bien : Dieu Se suffit à Lui-même, Il n'a nullement besoin, dans l'absolu, qu'on le « défende », comme d'aucuns défendraient une opinion politique, ou philosophique, ou même religieuse. A vrai dire c'est nous, disciples, qui avons besoin d'un « Défenseur » - car, que nous le voulions ou non, nous sommes au monde, ce monde qui en effet, pour répéter encore les mots mêmes du Christ, ne voit ni ne connaît l'Esprit de vérité. Il nous faut, à la suite de notre Seigneur et Maître, « rendre témoignage à la vérité », en vivant *dans* l' « Esprit de vérité », et au beau milieu d'un monde dont il nous faut admettre, si toutefois nous prenons au sérieux les paroles du Christ, qu'il est foncièrement hostile, ou, pire encore peut-être, indifférent à la « vérité ». Moi qui vous parle, on me reproche parfois d'être « pessimiste », de tout voir en noir. Ce reproche n'est pas dénué de justesse. J'en conviens, j'en conviens. Pourtant, et pardon de le dire à mes charitables contradicteurs : je ne fais que reprendre à mon très modeste compte ce qui après tout relève d'une affirmation *de foi*, à savoir que l'Esprit de vérité toujours ici-bas s'opposera à l'esprit du monde. Il ne s'agit pas, chez le disciple, de prendre le monde en haine, , encore moins d'y voir le mal partout, ou de sombrer dans une espèce de paranoïa permanente : il s'agit simplement pour lui d'être lucide, et, tout en s'efforçant de ne puiser toute sa force qu'en Dieu et en Dieu seul, tout en s'efforçant aussi de ne plaire qu'à Dieu et à Dieu seul, d'accomplir son devoir de chrétien : chercher la vérité, mais étant entendu que chercher la vérité, lui rendre témoignage, consistera *ipso facto* à dénoncer cet « esprit du monde », partout où il se manifeste. Le mal est à l'œuvre, peut-être prend-il d'ailleurs aujourd'hui la forme de ce qu'il est convenu d'appeler « post-vérité », cette « post-vérité » pour laquelle il *n'y* a justement *pas* de « vérité », autre que purement circonstancielle, et qui induit ce déplorable *relativisme* des opinions, relativisme pour lequel tout se vaut, pour lequel tout est également respectable. Relativisme de la « vérité », aussi, qui adopte souvent les dehors d'une espèce de catéchisme lénifiant et soporifique, pétri d' « idées chrétiennes devenues folles », à commencer par celle, si chère à nos amis francs-maçons, de « tolérance ». Tolérer tout, accepter tout, parce qu'en définitive tout se vaut, se draper en toute circonstance dans la posture morale, pour ne pas dire moralisante et moralisatrice, de l'homme en effet « tolérant », tout en intentant des procès en « intolérance » à quiconque aurait l'impolitesse de conserver un reste de lucidité, à quiconque aurait l'âme assez virile pour refuser de se soumettre aux catéchismes des bien-pensants ou des rien-pensants, et à cette sorte aussi d'*émasculat*ion mentale qui les accompagnent toujours – certes, que Dieu me pardonne si je

dérange, mais quant à moi je me refuse à cela ! Je ne vois pas le mal partout, non, mais je crois le voir, parfois, où il est – et qu'on ne me dise pas qu'on « entend l'arbre qui tombe et pas la forêt qui pousse », car je vois dans ces mots l'apophtegme favori des optimistes béats ou des lâches, de « celles et ceux », comme on dit aujourd'hui, qui, refusant d'entendre les arbres qui tombent, à vrai dire se donnent bonne conscience quant au fait qu'il n'y aura peut-être bientôt *plus* de « forêt qui pousse » !

Certes : l'Esprit de vérité est le plus précieux de tous les dons du Ciel – mais également, et voilà bien ce dont nous devrions tous prendre une bonne fois conscience, le plus exigeant. Toute vie « dans l'Esprit », c'est-à-dire toute lucidité, est exigeante, pour ne pas dire redoutablement inconfortable. Et voilà bien pourquoi, aussi, le « monde » ne connaît pas cet « Esprit de vérité ». Car le monde, et avec lui ceux qui vivent dans l'esprit du monde, notamment certains puissants de ce monde, aiment ce qui est *facile*, ou tout ce qui, loin d'éveiller les consciences ou de concerner le sens inné de la vérité et de la droiture que chacun porte en soi, les anesthésie, les endort. Est-ce pessimiste, de déplorer par exemple, comme je l'évoquais tout à l'heure, que la *notion* même de « vérité » soit devenue, dans notre contexte postmoderne, un symptôme de grossièreté intellectuelle, par lequel on reconnaîtrait les âmes simples, pour ne pas dire simplistes – gentilles, peut-être, mais *un peu bêtes* ? Est-ce faire preuve de pessimisme, que de constater combien, jusque dans l'Eglise, hélas, pullulent ces véritables *fanatiques du consensus* qui, sous prétexte de ne froisser personne, de ne blesser personne, de ne déplaire à personne, ou, comme ils disent en souriant tels des ravis de la crèche, de « ne pas voir le mal partout », en viennent à ne le voir finalement nulle part – et lui donnent ainsi *quitus* pour prospérer tranquillement, imperturbablement ? Pardon d'atteindre trop vite le « point Godwin », mais je dirais volontiers que ceux-là, s'ils vivaient dans l'Allemagne des années 30, changeraient simplement de trottoir pour ne pas voir les hordes de SA s'en prendre aux magasins juifs. Est-ce pessimiste, de constater, simplement constater (mais il faut pour « constater » avoir du moins les yeux ouverts et non pas grand fermés) que, en période de crise ou de montée des périls, les De Gaulle, les Hans et Sophie Scholl, les Monseigneur Saliège en France ou les Monseigneur von Galen en Allemagne, sont rares – cependant que les « Monsieur Moyen » sont légion, sont même la norme ! Connaissez-vous justement ce Mgr Clemens August von Galen ? Etait-il « pessimiste » lorsque, dénonçant en chaire, au cœur de l'Allemagne nazie, l'opération T 4, destinée à éliminer les malades mentaux et les personnes âgées, considérés, selon la phraséologie nationale-socialiste d'alors, comme des « déchets biologiques » dont la vie ne « valait pas la peine d'être vécue », oui, était-il alors pessimiste lorsqu'il s'exclama : « Se taire face au mal légalisé, ce n'est pas de la sagesse, c'est une complicité directe avec le crime » ? Que ceux qui ont des oreilles entendent, notamment cette mention du « mal légalisé »... voilà des mots qui ces jours-ci devraient résonner dans nos oreilles de bons catholiques – même si, je vous l'accorde, la proposition de loi « relative au droit à l'aide à mourir », discutée dans les salons dorés et feutrés de la Gueuse, ne présente pas les *apparences* ignominieuses des lois nazies. En tout cas Mgr von Galen comptait-il au nombre de ces hommes qui « voient le mal partout » (en une époque où quasiment personne ne le voyait nulle part) ? Non : il était simplement lucide, en effet, de cette lucidité qui ne s'embarrasse pas pour s'exprimer de communiqués de presse tiédasses ou de sermons soporifiques où l'on dit « celles et ceux ». Autre temps, autres mœurs, sans doute.

Mgr von Galen fut surnommé le « lion de Münster ». Est-ce pessimiste de constater, simplement constater, que l'on ne rugit plus guère aujourd'hui ? Les descendants de Galen, réunis en conférence, s'interrogent sur l'opportunité de bénir les couples homosexuels... Oui, décidément : autre temps, autre mœurs.

Père Antoine Altieri